



Revue des études slaves

LXXXV-2 | 2014

Les Sorabes aujourd'hui

La *krylatka* de Jacques Catteau

Georges Nivat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/486>

DOI : 10.4000/res.486

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 201-205

ISBN : 978-2-7204-0528-0

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Georges Nivat, « La *krylatka* de Jacques Catteau », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXV-2 | 2014, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 13 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.486>

Revue des études slaves

LA KRYLATKA DE JACQUES CATTEAU

J'ai connu Jacques Catteau à Moscou à l'automne 1959. Il achevait une année de stage, et moi je commençais une deuxième année. Il connaissait des peintres, comme Rabine et Krasnopevtsev, il me les fit rencontrer. J'ai d'ailleurs bénéficié de ses connaissances en peinture et de ses amitiés avec des peintres plus tard, à Toulouse où nous nous retrouvâmes et traduisîmes ensemble *Pétersbourg* de Andreï Biély, puis à Paris. Cet élève modèle de la République, repéré par ses instituteurs, grimpant les échelons de l'école et de l'Université, pour aboutir finalement au sommet de l'échelle académique, la Sorbonne, la direction de l'Irenise¹ était devenu un expert en art, au flair, à l'intuition remarquables. En 2011 il me prêta gouaches d'Anatoli Zverev et encres de Svechnikov pour l'exposition « Soljenitsyne » que j'organisai à Genève.

Rien ne prédisposait à cette brillante carrière l'enfant d'une humble travailleuse de Mayenne, boursier de la nation. Son demi-frère mort en Indochine, où il s'était engagé faute d'autre métier indique combien différent eût pu être le destin de Jacques. Rien non plus, une fois son ascension intellectuelle commencée, ne le prédisposait à devenir un russisant, un exégète de Dostoïevski reconnu par ses pairs à travers le monde. La rencontre avec Pierre Pascal joua son rôle majeur, mais aussi celle de Tatiana Bakounine-Ossorguine, qui a formé une génération de normaliens de l'École normale de Saint-Cloud. Slavisant donc, mais pas seulement : sa lecture large, généreuse des textes, sa façon d'interroger le *métier à tisser* des grandes fables métaphysiques de Dostoïevski fascina des écrivains, des artistes, des peintres. Elle lui valut le Grand Prix de l'Académie française. Il lisait Dostoïevski, et toute la littérature russe, avec une sorte de lucidité métaphysique, mêlant scrupuleuse assiduité au détail et une certaine emphase jubilatoire.

Ses longues et joyeuses années toulousaines de recherches ont donc porté fruit magnifiquement avec ce chef-d'œuvre de critique poétique (sa thèse de doctorat), un livre majeur : *la Création littéraire chez Dostoïevski*². Il fut rapidement

1. Institut de recherche et d'étude des nouvelles institutions et sociétés à l'Est.

2. Jacques Catteau, *la Création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, Institut d'études slaves, 1978.

au premier rang de l'immense cohorte des chercheurs et philosophes qui sans répit interrogent l'auteur de *Crime et châtiment*. Jacques Catteau s'y attaquait comme à un système gravitationnel encore inconnu, comme à un chaos dont le désordre était fonctionnel. Il devint l'organisateur de ce chaos de « physique littéraire », dont il définit les lois gravitationnelles.

Jacques Catteau était un « regardeur » de tableaux. Il savait les regarder longtemps, se pénétrer de leur dynamique intérieure, et sa mémoire picturale immense lui permettait des exégèses nouvelles. De même il a su regarder l'œuvre de Dostoïevski comme un immense tableau, à la fois une *Ronde de nuit* de Rembrandt, où le clair-obscur noie mystérieusement le message, où l'apparition se fait souvent théophanie. Et comme un Raphaël, une *École d'Athènes* frontale et lumineuse qui ordonne souverainement le monde des Idées. Catteau écrit : « ses extérieurs sont ceux d'un aquafortiste et ses intérieurs ceux d'un clair-obscuriste. » Tous les tableaux admirés par Dostoïevski avaient bien sûr déjà été répertoriés, mais Catteau sait les reconvoquer et leur attribuer leur rôle dans l'économie du regard de Dostoïevski. Pourquoi cette prévalence du pictural sur le musical, ou sur le naturel ? C'est que le tableau envahit l'écrivain, submerge le créateur, et provoque l'adhésion à une vision totale. « L'éclairage à la Rembrandt », présent partout dans l'œuvre est indispensable à la quête des Idées. Catteau le « regardeur » de tableaux regarde le chaos des esquisses de Dostoïevski, et le lit pour nous.

Nous avons déjà eu des études sur la « bibliothèque » de Dostoïevski, cependant Catteau a apporté des éclairages nouveaux sur les lectures de l'écrivain, par exemple l'influence d'Ann Radcliffe et du roman noir anglais, ou l'engouement pour Schiller ou Byron qui fait partie, selon lui, de la « quête de l'idée synthétique ». La fusion entre littérature et vie est un des grands thèmes développés dans l'ouvrage. Par exemple, le camarade d'enfance Chidlovski exerce son influence sur le futur écrivain au moment même où l'attrait de Schiller est à son apogée. La fusion entre lecture de Schiller et amitié avec le Schiller incarné qu'est Chidlovski est une matrice existentielle que l'on retrouvera toujours dans la « confraternité des âmes », selon Catteau. Le champ immense de la littérature et le champ non moins immense de la vie se recourent. Par une citation de Sartre, Catteau précise : « une technique romanesque renvoie toujours à la métaphysique du romancier ». D'où ces duels dédoublés de Dieu avec la créature l'Homme et de l'Auteur avec le personnage.

La force du livre de Catteau est d'avoir inclus la lecture complète des brouillons et des notes, publiés pour l'essentiel dans la monumentale édition académique soviétique de Gueorgui Fridlender. L'ouvrage de Catteau nous montre par une profusion d'exemples le cheminement complexe vers l'intuition métaphysique majeure. Il explore les ramifications innombrables des projets romanesques ou narratifs, le foisonnement « multidirectionnel » des thèmes et des personnages. Il ne suffit pas de tenir en mains tous les brouillons, même les

plus énigmatiques, d'explorer toutes les strates du texte dostoïevskien. Il faut s'y repérer avec une boussole, leur donner l'aimantation qui fera sens, et c'est la grande réussite de ce livre. Dans ces limbes des grands romans, Catteau découvre et nous démontre que les personnages sont tous frères, et « n'acquerront leur identité qu'au sortir du creuset créateur ».

Ces personnages *in statu nascendi*, que le livre de Catteau nous montre tous tour à tour sont d'éternels adolescents. Et l'« adolescence littéraire » des brouillons correspond à l'adolescence prolongée des personnages, qui balancent sans fin, et même balancent quand même ils ont déjà décidé, ou bien quelque chose en eux a déjà décidé. Catteau fait un sort à tous les grands interprètes du romancier russe avant lui, les Strakhov, Berdiaev, Freud ou Chestov qui ont, selon lui, confondu « l'idée-sentiment » avec « l'idée romanesque », qui constitue « l'idée-force » globale, « la gardienne de la globalité entrevue à l'orée de la création ».

L'explicitation de la maladie chez Dostoïevski, le rôle de l'épilepsie dans les moments charnières de ses fables a joué un rôle important dans les recherches de Jacques Catteau, et il a réussi à entraîner pas mal de médecins chercheurs dans ses interrogations. Ce fut au colloque de Sophia Antipolis, qu'il mit sur pied en 1972, et qui reste un jalon dans les études dostoïevskiennes, grâce au *Cahier de l'Herne* qui suivit³. D'abord parce que Jacques avait réussi à faire venir de grands spécialistes comme Fridlender, des écrivains se plaçant eux-mêmes dans le sillage dostoïevskien comme Gabriel Matzneff, des médecins spécialistes de l'épilepsie comme Théophile Alajouanine, des théologiens orthodoxes comme Gueorgui Florovski, de grands acteurs comme Alain Cuny, dont la magnifique et ténébreuse voix de velours donna vie et force inquiétante aux *Notes du souterrain*.

Le Dr Alajouanine développa sa thèse sur le type d'épilepsie temporale de l'écrivain russe, avec « aura d'extase » polémique avec Freud, dont l'erreur grossière avait été de nier l'organicité de l'épilepsie de l'écrivain. Le public du colloque médusé entendit affirmer que, grâce à son génie introspectif, Dostoïevski avait décrit le premier, sans la nommer, l'épilepsie temporale, avant même les cliniciens neurologues. Un autre médecin, Henri Gastaut⁴ adhéra à la thèse d'Alajouanine, puis l'abjura catégoriquement. Le colloque organisé par Catteau à Sophia Antipolis devint le centre d'une polémique sur le génie et la maladie. Plus tard, dans un grand article sur Dostoïevski et Freud⁵, Jacques Catteau est revenu sur ce problème majeur, a enregistré les *mea culpa* de Gastaut et d'autres, et a repris le procès des erreurs commises par Freud dans son texte.

3. *Dostoïevski*, cahier dirigé par Jacques Catteau, les *Cahiers de l'Herne*, Paris, 1973.

4. H. Gastaut, « L'involontaire contribution de Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie », *l'Évolution psychiatrique*, t. XLIV, fasc. 2, 1979, p. 215-245.

5. « Un dossier controversé : le cas Dostoïevski par Freud », *Slavica occitania, Psyché en tous ses états : les "sciences de l'esprit" en Russie et Union soviétique*, Toulouse, n° 18, 2004, p. 153-176.

Le tableau que Catteau brosse de l'influence de la psychanalyse en Russie est un des rares essais sur ce sujet, avec les études d'Alexandre Etkind. Cette synthèse magistrale fait le point sur un sujet passionnant, la relation du génie créateur et de la psychanalyse. « Sans taxonomie savante, sans recourir au déterminisme, à la causalité matérialiste, le romancier Dostoïevski a pratiqué à sa manière la psychanalyse. » Freud, ajoute-t-il, le pressent mais il devine aussi l'hostilité que l'écrivain aurait manifestée envers ses prémisses et le rejet de ce qu'il aurait considéré comme inadmissible. « Il s'en est inconsciemment irrité et a commis un acte manqué, son essai hâtif "Dostoïevski et le parricide" ».

Plus tard, Catteau fut l'architecte de la *Correspondance* en traduction française, retraçant l'histoire de la publication de cette correspondance en Russie et en Union soviétique, et interprétant ces centaines de lettres, expliquant en particulier comment la *Correspondance* « montre une œuvre qui ne fut jamais écrite », critiquant les généralisations abusives des exégètes antérieurs qui concluaient que Dostoïevski ne savait pas « tourner une lettre », et démontrant au contraire combien ce « portail de souffrance » est nourri par un « credo esthétique » immense. Ainsi il compléta son apport majeur à la compréhension de Dostoïevski par le lecteur français.

Son amitié avec le maître américain des études dostoïevskiennes, Joseph Frank, dont les cinq volumes de la biographie de Dostoïevski s'échelonnent de 1976 à 2002 fait de leurs deux œuvres un diptyque. Catteau tient souvent compte des découvertes de Frank, comme Frank tient compte des apports de Catteau. Les deux œuvres sont parallèles, et complémentaires. Les deux grands critiques sont la preuve que les études dostoïevskiennes au xx^e siècle n'appartenaient plus à la Russie.

Ayant codirigé avec Jacques Catteau la collection « Classiques slaves » à L'Âge d'Homme, je me dois d'ajouter que ce fut une belle et longue aventure intellectuelle, liée à notre commune amitié avec l'éditeur serbe réfugié en Suisse, Vladimir Dimitrijevic. *Pétersbourg*, de Biély, fut notre premier ouvrage, suivi de plus d'une centaine de titres. Jacques Catteau apporta énormément d'idées, de titres, de traducteurs. Lui-même fut le traducteur et le préfacier de plusieurs titres, et non des moindres, en particulier *Cavalerie rouge* de Isaac Babel, en 1972, *Acajou*, de Boris Pilniak et *Oblomov* (puis *la Frégate Pallas*), d'Ivan Gontcharov. Sur le maître du roman-chaos, ancêtre du roman-collage qu'était Pilniak, sur l'épopée babelienne, qui renouvelle la vieille épopée, cette « déesse hommasse, avec son masque antique déchiré par le cri de guerre de l'enfance des peuples », sur le large fleuve aboulisque de Gontcharov, Catteau a des formules hardies, et qui frappent le lecteur. On sent le plaisir d'écrire sans être bridé par l'académisme universitaire.

L'Université française a néanmoins joué un rôle de première importance dans la vie de Jacques Catteau. D'abord parce qu'il fut, comme pas mal d'autres slavissants français – dont moi-même –, un élève au sens plein du mot de notre

maître commun en Sorbonne, Pierre Pascal. Jacques et Jacqueline Catteau devinrent des amis du vieux Maître, lui apportant leur aide en son grand âge. À L'Âge d'Homme, nous publiâmes les quatre premiers tomes du *Journal* de Pascal, tenu pendant son long séjour en Russie et au pays des Soviets. Un monument qui mériterait une place bien plus importante dans l'historiographie de la Révolution russe. Et qui va s'enrichir d'un cinquième tome, préparé en collaboration avec l'historienne Sophie Cœuré, tome qui comportera une annotation abondante, que Pascal avait refusée pour ceux parus de son vivant⁶.

Dans le cursus de professeur de Catteau la longue direction de la *Revue des études slaves* lui a donné un rôle éminent d'impulsion de la recherche en France dans le domaine des littératures slaves. À quoi s'ajoute l'impact profond de son séminaire au Grand Palais sur la traduction littéraire, lequel a marqué de nombreuses générations d'étudiants, et formé des traducteurs chevronnés, dont Luba Jurgenson ou Anne Coldefy, à qui l'on doit la *Correspondance* de Dostoïevski, exploit accompli avec son maître et ami Jacques Catteau.

Un maître livre sur la poétique de Dostoïevski, et des études marquantes sur le fantastique littéraire, la direction prolongée d'une des deux grandes revues savantes de la slavistique française, une prolifique couronne d'élèves... À ces exploits intellectuels, comment ne pas ajouter l'évocation de la présence de l'homme Jacques Catteau, son amour de la marche par les chemins des Cévennes et d'ailleurs, chaque été parcourus avec son épouse Jacqueline, son addiction de toujours à l'art, aux jeunes artistes, aux innovations théâtrales, sa bienveillance souriante. Et puis cette pèlerine à la Eugène Onéguine qu'il affectionnait, cette *krylatka*, un mot que nous avons eu du mal à traduire quand on peinait avec joie sur la traduction de *Pétersbourg*.

Georges NIVAT

6. Pierre Pascal, *Journal de Russie 1928-1929*, édité et annoté par Jacques Catteau, Sophie Cœuré, Julie Bouvard, Lausanne, Les éditions Noir sur Blanc, 2014.